

quoi que vous ayez à me demander, vous savez que je suis tout à votre service, ne vous gênez pas.

Georges finit par s'habituer à ces familiarités ; il trouva Clodomir si bon, si obligeant ; il distingua à travers ses manières vulgaires une telle délicatesse de sentiment, un cœur si loyal, qu'il excusa volontiers ses ridicules et prit pour lui une sorte d'affection ; mais cela n'allait pas encore jusqu'à la confiance ; jamais il ne lui avait parlé de son père, ni de Thérèse.

Il y avait deux mois passés que Georges était à Paris, et au milieu de sa vie solitaire et laborieuse, il n'avait eu d'autre distraction, d'autre joie, que les lettres de son père et de Thérèse. Les jours où ils les recevait étaient des jours moins tristes ; il avait plus de courage et d'espoir, en voyant combien on s'occupait de lui, combien on l'aimait, avec quelle foi on comptait sur ses succès.

Thérèse avait tant insisté pour que Georges vit Mme d'Aire, qu'un jour il s'était présenté chez elle ; mais la comtesse était à la campagne depuis une semaine, et ne devait revenir à Paris qu'au commencement de l'hiver.

Georges en éprouva une sorte de contentement. Cette visite lui pesait ; il avait ressenti une sorte de malaise, lui, le pauvre commensal de l'hôtel Beauséjour, en passant la haute porte-cochère, en montant les degrés du large perron, en entrant dans le magnifique vestibule de l'hôtel que Mme d'Aire habitait dans le faubourg Saint Honoré.

—Clodomir a raison, se dit-il, que vient faire ici un pauvre étudiant en droit ! En le voyant arriver à pied, les valets diront qu'il y apporte la boue du quartier latin, et les maîtres le recevront comme un pauvre diable qu'il faut avoir une fois à diner. Ma visite est faite maintenant ; je ne reviendrai plus.

Quelque jours plus tard, Mme Neal écrivit à Georges :

« J'ai reçu une lettre de Mme d'Aire, mon cher enfant ; elle me parle longuement de vous et du regret qu'elle a eu en apprenant que vous êtes venu lui faire votre visite justement le lendemain de son départ pour la campagne. Pourquoi donc avez-vous tant tardé ?... Est-ce que vous avez peur de devenir amoureux d'Hélène, mon pauvre Georges ? c'est une folie qui m'est passée dans l'esprit et que j'ai eu tort de vous dire. Du reste, rassurez-vous, Mme d'Aire m'écrit qu'une foule de prétendants sont sur les rangs, et qu'Hélène va sans doute faire un choix. Elle a un million de dot et toute la fortune de sa sœur en espérance ; c'est à peu près ce que j'apportai en mariage à sir Harry Neal.... Que Dieu la rende heureuse ! »

Quelques jours plus tard, Georges reçut une autre lettre, qui le jeta dans une grande préoccu-

pation et d'étranges perplexités ; elle était de la comtesse d'Aire elle-même.

« Monsieur, lui écrivait-elle, je voudrais bien ne pas ajourner jusqu'à mon retour à Paris le plaisir de faire votre connaissance. Il y a longtemps que Mme Neal me parle de vous dans ses lettres, et vous n'êtes plus un étranger pour moi. Si un séjour de quelques semaines à la campagne ne devait pas trop vous déranger de vos occupations, j'insisterais pour que vous vinsiez passer quelque temps aux Charmilles. Vous y trouverez du repos, la liberté de travailler et des personnes qui seraient fort heureuses de vous voir. Mme Neal vous a dit, sans doute, que je suis une pauvre femme infirme qui ne peut pas aller chercher les distractions, les plaisirs du monde, et que c'est une bonne œuvre de venir me visiter. Je vous attends donc Monsieur, et j'espère vous rendre le séjour des Charmilles assez agréable pour que vous desistiez à y demeurer quelque temps en famille. »

Il y avait dans cette invitation un ton de familiarité bienveillante à laquelle Georges était loin de s'attendre : il comprit que Mme d'Aire y avait mis d'autant plus d'empressement et de grâce qu'elle savait ses revers de fortune ; qu'elle connaissait bien sa position, puisque la lettre était adressée à M. de Roqueville, étudiant en droit, et il fut fort touché de son procédé. Pourtant l'idée de se retrouver momentanément au milieu de ce luxe, de ces habitudes élégantes auxquelles il avait fallu renoncer, l'épouvantait ; il craignait, en revenant des Charmilles, de trouver sa petite chambre plus noire, son ameublement plus délabré, l'aspect de l'hôtel Beauséjour plus misérable et la rue des Maçons-Sorbonne plus sombre et horriblement triste. D'un autre côté, il songeait au bonheur de se trouver en plein air, de respirer la fraîche odeur des prés, de revoir la jeune verdure des arbres, les eaux transparentes, les bois silencieux ; il songeait à la joie de Lara, bondissant devant lui à travers la forêt, il songeait aux causeries du soir, dans le salon de Mme d'Aire, près de son fauteuil de malade, et à la bonne hospitalité qu'on lui offrait avec tant de grâces.

Au milieu de ses perplexités il montra l'invitation à son voisin.

—Et vous n'acceptez pas ! s'écria Clodomir : à votre place je serais déjà là-bas.

—Mais ne me disiez-vous pas un jour que de pauvres étudiants comme nous ne doivent jamais perdre de vue le quartier latin ?

—Je n'ai pas dit cela ! d'abord nous ne sommes pas pauvres ; ensuite il ne s'agit pas d'élire pomicile dans les beaux quartiers de Paris, il s'agit d'aller dans une maison où vous serez comme chez vous. Là bas vous n'êtes plus étudiant en droit ; vous êtes M. de Roqueville, un beau jeune